

LA RENAISSANCE

L'Homme Libre sur la Terre Libre

RÉDACTION:
RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES
De 6 heures à minuit.

JOURNAL QUOTIDIEN
2^e Année. — N^o 93. — MARDI 5 MAI 1896
Cinq Centimes

ADMINISTRATION:
50, RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES
De 9 heures à 6 heures

AINSI ME PARLA

N^o 1^{er} CONMECHAISON DE L'OPÉRA

— Oui monsieur, s'écria cette toute gracieuse personne, la danse française regrette que ses droits et ses devoirs n'aient point été codifiés par quelque décret de Moscou. Sans doute, Napoléon y songeait, quand Waterloo le surprit. Que séant serait d'exiger — comme de Coquelin la Comédie-Française — que Mérode et Falguière payassent chacun 500 francs quotidiens d'amende pour tout le temps que demeurerait exposée la scandaleuse statuette ! Qui sait même si, de cette prétendue œuvre d'art, un ministre des Beaux-Arts éclairé n'obtiendrait pas la destruction...

— Je constate votre ire, mademoiselle, mais je n'en sais point les causes. Ne voudrez-vous point me les exposer.

— On a prétendu que notre seule pudeur s'était alarmée. Tout petit côté de la question, Monsieur.

Certes nous nous targuons d'une pudeur spéciale; certes nous pensons que si la sculpture, la peinture, ou mieux encore la photographie, reproduisent nos charmes cachés, c'est tout uniment pour que s'éjouissent ceux de nos habitués à qui les moyens manquent de s'offrir nos personnes, et qui, moyennant telle honnête rémunération, nous aiment en effigie. Certes, l'idée lubrique de se mettre à poil devant la postérité passe notre entendement, mais tel n'est pas notre majeur grief.

— Peut-être, insinuai-je, que vous reprochez à Cléo son déshabillage devant un artiste... soit un homme peu enclin à casquer. En somme votre indignation ne veut-elle pas réagir contre la délétère tendance au béguin ?

— Je ne dis pas non. Tutélaire, l'Éta et nos parents nous placent dans ce bordel insigne, l'Opéra, afin que nous exercions congrûment, si j'ose de la sorte m'exprimer, le métier d'hétaires. La Danse ! Chacun sait, n'est-ce pas monsieur, qu'en Orient comme en Occident qu'au septentrion comme aux tropiques, la danse sert de prélude à la chosette, d'apéritif à l'atto, comme disait Victor-Emmanuel. Or, pour que reste fructueuse notre industrie, il importe qu'une absolue solidarité règne entre nous. Qu'une de nous marche à l'œil, nos parts de sociétaires, (par analogie) se voient diminuées.

Que je vous permette, Monsieur, de bisser gratuitement la rose pointée de mes seins nus, et je m'assimile incontinent à telle Reichenberg qui ferait une dolo-sive tournée en province ou à l'étranger.

Mais là encore ne gît pas le nœud de la question.

Ce que nous reprochons à Cléo, à Falguière, c'est leur tromperie. Quoi qu'en sourie Falguière, quoi qu'en chiale Cléo, l'opinion publique est faite. Elle a posé nue. Or, c'est faux.

Non monsieur ! Mérode ne posa pas. Vous connaissez ses guibolles. Oh ! là ! là !

Ses épaules, sa nuque, m'objectez-vous. Passe, bien que maigrichon ! Mais sa poitrine, monsieur, ses estomacs, son ventre !

Comprenez-vous maintenant notre rage. Des souverains nègres hantent le Champ-de-Mars, qui se peuvent allécher à cette figurine. Et chacun sait ou devrait savoir que Cléo ne découche jamais, puisqu'elle a conservé des habitudes de petite fille faible...

CHARLES VIGNIER.

PETITS PAPIERS

Les élections sont passées — encore quelques jours — et tout à fait finies elles seront, comme sempiternellement, nulles et sans intérêt. Sans intérêt peut-être est faux, car cette fois, vraiment, elles sont concluantes.

C'est pour cela que la bande Bourgeois au pouvoir se cramponna ! C'est pour telle idiote équipée que ces gens ont hurlé la « République en danger » ! Quelle bonne plaisanterie ! Seule définitive et intéressante la défaite allemande.

Nos camarades se souviennent l'amitié par moi témoignée à Allemane. Cette expérience, je compte, lui suffira, et lui, qui plus que d'autres est près de nous, peut-être se ressaisissant, peut-être dédaigneux de ces folies, saura redevenir Allemane. Dans ce quartier idiot qui vota pour Fallier, quelques centaines d'intelligents ont voté pour vous; ceux-là sont tout prêts d'être des abstentionnistes, puisqu'ils ont voté pour vous. Eh bien, que désormais ils ne votent plus — et ils seront, définitivement conscients, complètement conscients. Vos électeurs, Allemane, sont lecteurs de la Renaissance. Venez-y et n'en parlons plus.

HENRY DUPONT.

2 mai 1896.

Monsieur,

Je viens de lire dans la Renaissance de samedi, l'article du « Veilleur » qui m'attribue les aventures du jeune homme que la foule ridicule a hué au vernissage des Champs-Élysées.

Son article est soi-disant extrait du Journal.

Ceci est faux.

Mon nom, ainsi que le fait le Veilleur, n'est aucunement cité et ne pouvait l'être puisque je n'étais pas à ce vernissage.

Veuillez recevoir, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

SARLUIS.

Le théâtre de Munich annonce, pendant la période des fêtes théâtrales de Bayreuth, une série de représentations comprenant les œuvres de Wagner, qu'on ne jouera pas cette année au Richard Wagner-Theater : *Rienzi*, le *Vaisseau-Fantôme*, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Tristan et Iseult* et les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*. Les pèlerins de Bayreuth pourront ainsi passer en revue tout l'œuvre du maître saxon, puisque le théâtre de Bayreuth donne cette année les quatre drames qui composent l'*Anneau du Nibelung*. Il ne manquera à la série que les *Fées* et *Parsifal*.

À la salle Pleyel, les 8, 11, 15 et 18 mai, Eugène Ysaye et Raoul Pugno donneront une suite de séances consacrées aux chefs-d'œuvre de la Sonate ancienne et moderne.

Au programme, ces maîtres : Bach, Beethoven, Mozart, Schumann, Schubert, Brahms, Grieg, Lalo, César Franck.

C'est à l'initiative intelligente et artiste

de M. Gustave Lyon que la maison Pleyel doit de continuer ainsi les traditions, aujourd'hui séculaires, de cette salle où débuta Chopin et d'où naquit la réputation des Maîtres modernes.

TALLEMANT.

LE DÉCHET SOCIAL

Dans notre précédent article, nous avons parlé du livre de M. René Lavalée : *les Classes ouvrières en Europe*, dont le troisième volume, consacré à l'Angleterre, vient de paraître.

Ce livre, documenté, vaut, par ce qu'il nous révèle et par les réflexions qu'il suggère.

Ce qui attire surtout l'attention des lecteurs, c'est cette amélioration constante du prolétariat, notée chaque année par la hausse graduelle des salaires, la baisse du prix des subsistances, la puissance grandissante des associations.

Et l'on espère prochaine l'époque rêvée de l'intégrale émancipation.

L'optimisme naïf des économistes orthodoxes, ne s'attachant qu'à ce qui justifie leurs sophismes, a beau jeu ici. Il nous faut dire que M. René Lavalée n'est pas de ceux-là. Impartial, comme il convient au sociologue, il cite des chiffres, — tous les chiffres.

Et, malheureusement, il en est qui ne sont pas un éloge de l'ordre social présent.

En effet, en Angleterre, et sans doute dans les autres pays, au-dessous de l'ouvrier classé, syndiqué, presque matriculé, les statistiques nous révèlent l'existence du sans-travail, de l'*unemployed*. Et celui-là est légion.

Cette légion lamentable, livrée à toutes les incitations malsaines du vice et de la misère, forme le *residuum*.

Méprisés, mis à l'index par les autres ouvriers, les sans-travail n'ont aucun espoir de s'évader de leur géhenne sociale.

Certainement, si l'ouvrier classé d'aujourd'hui a un sort de beaucoup supérieur à celui d'il y a cinquante ans; en revanche, celui du sans-travail est pire.

Mais si l'on n'y prend garde, c'est la cohue des barbares qui grossit, menaçante, formidable et qui engloutira la civilisation — tout ce que l'action lente des siècles a produit de grand et de bon !

Et, à l'heure actuelle du moins, ce péril intérieur est plus grave que le péril jaune dont M. Clémenceau nous parlait ces jours derniers.

Certes, la bourgeoisie, qui profite impudemment de cette misère pour l'exploiter; l'organisation sociale qui a pu laisser se créer un tel état de choses, ont leur part de responsabilité.

Mais la faute nous semble imputable surtout à la classe ouvrière elle-même.

Sans idéal, sans conscience d'une discipline morale et intellectuelle, le peuple

ne s'est organisé que pour se ruer à la curée, — à l'exemple du bourgeois.

Que ce soit par l'action législative ou révolutionnaire, par les grèves ou par l'influence syndicale, coopérative, mutualiste ou autre, ce qu'il recherche, toujours, c'est un surcroît de salaire, la satisfaction de ses appétits nouveaux.

Et dans cette lutte âpre, vaine, égoïste, il ne se préoccupait point si l'absinthe, la chopine, le spectacle, qu'il obtenait ainsi, n'étaient pas payés avec le pain du *residuum*.

Avec une idée plus élevée du but à atteindre, négligeant un peu plus son ventre pour davantage cultiver son cœur et son cerveau, elle eût pu empêcher cela.

Nous aurions peut-être un peu moins de bookmakers, d'alcooliques, de politiciens et de meneurs; mais nous aurions sûrement un prolétariat conscient, éclairé, marchant lentement, mais sûrement vers les meilleurs devenirs de liberté et de justice.

Sans doute, ces considérations sont trop élevées pour avoir quelque effet sur les travailleurs; mais qu'ils sachent bien qu'eux aussi sont individuellement menacés. Eux aussi pourront un jour faire partie du *residuum*.

Et cela les incitera peut-être à plus de justice, à plus de solidarité vraie, — à plus de bonté.

GEORGES DEHERME.

Prochainement nous commencerons la publication de

Henri Pivert

le curieux et documenté roman de notre vaillant ami FERNAND CLERGET.

Henri Pivert

suscita colères et haines : écrit de 1888 à 1891 et dédié pour Verlaine, ce livre, livre de critique, peut-être un peu sévère, notait une époque, disait un moment. A ce titre :

Henri Pivert

ne pourra qu'intéresser les lecteurs de la Renaissance; aussi remercions-nous sincèrement notre ami CLERGET de nous avoir autorisés à cette publication.

Intérieur bourgeois

II

..... la ruche sans abeilles la maison sans enfants.

Le 18 de la rue Machin, à Belleville, compte parmi ses habitants deux ménages qui se peuvent, à des titres divers, être l'un à l'autre comparés.

Une même nullité, sournoise et farouche, caractérise les maris, surajoutée à un égal besoin de se défilier derrière les jupons de leurs épouses. Pour ces dernières, même sotte prétention, bavardage et méchanceté habitent l'étroite cervelle de la petite Madame Mollaret, et de la longue Madame Coupard. Ici, comme là,

soit pauvreté essentielle du terroir, soit plutôt prudent arrosage, la couche conjugale n'a vu fleurir qu'un seul rejeton que le hasard fit mâle : ce blondin de Jean au deuxième, ce noiraud de Jacques au-dessus.

Refoulés à l'orée du faubourg par la cherté des loyers des quartiers du centre, ainsi vivait, chichement, sans bonne, avec une femme de ménage dont au grand jour on ceignait la taille d'un tablier blanc, ce double trio : les hommes dans un état d'indifférence abruti, allant au bureau et en revenant aux mêmes heures; les dames tout au soin, de médire, d'observer, d'exhiber quelques hardes nouvelles, emageant d'ailleurs de leurs médiocrités, et d'être dans la vie placées comme ces gens au théâtre, perchés trop haut pour bien entendre, trop de côté pour bien voir.

Déplorablement éduqués, les enfants étaient tels : nez morveux, pattes sales, ramassant en joie — comme les petits pauvres font du crotin, tous les gros mots qui traînent dans la rue faubourienne — d'ailleurs sujets égaux d'admiration par leurs réciproques auteurs.

On se fréquentait peu entre Coupard et Mollaret, côté des Dames, les hommes s'entre-saluant sans plus.

Trois à quatre pugilats, œils pochés, culottes fendues, signalaient seulement jusqu'alors les relations des moutards entre eux.

Mais quand cet événement survint : la fluxion de poitrine de Jean, les choses changèrent d'aspect. Ce fut pour la grande Coupard une merveilleuse occasion de pénétrer plus avant que jamais dans l'intérieur de ses voisins. Durant deux semaines, le petit Jean demeura dans son lit, à la vérité fort malade. Il fut édifiant d'observer comme et quantes fois on vint de l'étage au-dessus toquer doucement à l'huis du petit pulmonique et demander à voix basse des nouvelles, de quel air doucement sympathique et attendri !

Du coup la maison tout entière eut les yeux tournés vers le petit lit où habitait le gamin, mais nulle sollicitude n'égalait celle dont fit preuve vis-à-vis des Mollaret leur chère voisine. Tisanes préconisées, traitements conseillés, offre de mille petits services, cette soudaine amitié se manifesta sans relâche.

Entre temps, — quand le mal fut près de céder, cependant qu'elle déposait un baiser sur le front de Jean — la Coupard vit et apprit telles choses qui sont toujours bonnes à savoir, n'est-ce pas ? C'est ainsi qu'un point resté obscur dans son esprit fut éclairci à jamais.

Souçonnant depuis longtemps les belles couleurs de Mme Mollaret d'être empruntées à l'artifice, elle eut cette joie de voir sa voisine au « déballage », comme on dit, après une nuit passée au chevet de son fils, les fraîches joues roses revenues enfin à leur naturel jaunâtre et blafard.

Un matin que la mère de Jacques amenait son enfant auprès de son petit camarade, ledit Jacques considéra d'un œil jaloux, les oranges, les sucreries placées auprès du lit de Jean, allongea sa patte vers un sucre de pommes particulièrement tentateur et dit : « être malade, c'est rien chic. »

En vérité c'était chic.

Un moyen sans pareil d'avoir dans une maison telle que celle de la rue Machin, dans ce milieu demi-quart de bourgeois et faubourien, par nécessité, tous les regards tournés vers soi. L'étoile de Jacques, de ce Jacques jusqu'alors triomphant par ses sifflets plus hardis, ses jurons plus sonores, son éducation si parfaitement piloyable — cette étoile avait pâli.

Il n'y en avait plus que pour Jean du haut en bas de « l'immeuble » ; il était plaint ici, choyé par là, recueillant sur son passage vingt exclamations de surprises heureuses, tant et si bien qu'à la fin la Coupard en souffrit en sa jalouse maternité.

Tandis que les hommes qui, pendant les heures cruelles avaient échangé des

poignées de main plus étroites, revenaient comme autrefois à leur sincère salutation, un froid se fit entre les deux femmes.

Les entrevues devinrent plus rares. Bientôt on s'évita. Quelques jours après la Coupard déclarait que les voisins posaient, prétendait accaparer l'attention de la rue tout entière, et tout cela parce que M. Jean avait jugé bon de se refroidir en sortant du Châtelet à l'heure où les petits, n'est-il pas vrai? doivent dormir.

Ainsi, pendant quelques semaines les choses allèrent-elles, quand un accident bizarre — faut-il dire malheureux? — survint, qui remit tout en place et redonna au ménage Coupard l'éclat qu'il avait perdu.

Le jeune Jacques, un beau matin — à la suite d'un accès de colère épouvantable, se mit à loucher, à loucher pour de vrai, d'une loucherie carabinée, une de ses prunelles dans le nez positivement !

Mon Dieu ! comme le malheur n'épargne personne et comme chaque mère en a sa part dans ce bas monde ! Jacques si beau au regard maternel, était du coup défiguré. Mais aussi sortant de l'ombre où la maladie de son petit voisin l'avait rejeté, le voici qui se plaçait avec ses yeux bigles dans la pleine lumière de l'actualité. A son tour, la mère éplorée — ma chère — dut consulter ; et non pas quelque obscur praticien, car ce faubourg, à l'entendre, ne contenait que des vétérinaires.

On mena Jacques chez des spécialistes fameux, des gens « très chers ». Tout cela grâce à sa dot car ce n'était pas vous comprenez avec les appointements d'un mari qu'on put faire pareille dépense.

En réalité, Jacques était pansé pour un petit écu, en une obscure et lointaine clinique.

Mais chaque semaine Madame Coupard, revenant avec son fils de chez un des « princes de la science », s'arrêtait à la loge de la concierge, à l'entresol, au premier étage, enfin s'efforçait d'être rencontrée par quelqu'un des Mollaret, de ces Mollaret qu'elle écrasait à présent sans conteste.

Mais le jour de son vrai triomphe fut un certain vendredi, où elle arriva, dûment haletante et pâlie : « on va opérer Jacques c'est pour vendredi prochain. »

« Je ne vis plus ma bonne amie ; je ne vis plus ! »

Si fait, elle vit parfaitement. Elle vivra après comme avant cette « o-pé-ration » dont sa bouche est pleine — car l'orgueil, la sottise, l'envie, toutes ces vilaines choses qui constituent l'apanage de ces âmes noires de petites bourgeoises et vont parfois jusqu'à en faire des monstres — tout cela ne fait pas mourir.

CAMILLE D'ANGLEMONT.

Petit Courrier des Théâtres

ETRANGERS

Faut-il que nos chers confrères soient en mal de copie, tout de même ! Admirez-moi ce joli truc : Ils reproduisent une ou deux dépêches ; suit un long article qui vous apprend que ces nouvelles (d'ailleurs minces) ne sont pas confirmées. Plus bas, les mêmes dépêches sont répétées, et un second article vous en montre l'exactitude. Un dernier article enfin vous en parle gravement d'événements graves qui « sont à l'horizon ».

Blagues !
Quels événements graves ? Il y aura quelques têtes coupées, quelques crânes troués, quelques ventres ouverts, — spectacles quotidiens en Orient, et puis ce sera tout.

Vous n'allez pas nous faire croire que les Persans sont capables de se révolter ?

Ce qui serait réellement grave, c'est de voir les Russes profiter de ce petit désordre pour s'emparer du pays. Maintes

fois ils ont montré leur envie d'accaparer la Perse.

Aucun de nos chers confrères n'en parle.

Braves garçons !

« Le Passant » raconte avec beaucoup de grâce, dans le *Figaro*, que le shah de Perse s'était servi de feu Barthélemy-Saint-Hilaire-le-vertueux, comme pour voyeur de « petites femmes ».

Seulement, « le Passant » passe lestement sur un détail qui eût intéressé les lectrices du *Figaro*.

Quel usage le Vidangeur de Perse entendait faire des « petites femmes ? »

L'animal n'a certainement eu des fils qu'en... se trompant de chemin.

PAUL FL.

RÊVE

Pour Albert Provost.

*Je rêve un paysage aux lointains effacés,
En la ténuité des brumes automnales,
Où des couples dolents, vaguement enlacés,
Passent, auréolés des lueurs vespérales.*

*L'inutile regret de leurs anciens baisers
Tente d'unir encor leurs froides lèvres pâles,
Mais un glas éternel tinte en leurs cœurs tassés
En sanglots infinis, profonds comme des râles.*

*Ils passent lentement, et voici qu'au lointain
Sur l'horizon rougeâtre où le soleil s'éteint
Le soir mélancolique ouvre ses ailes sombres.*

*Et les spectres-amants se fondent, nébuleux,
En l'immense linceul que la Nuit tend sur eux
— je rêve un paysage où s'enlacent des Ombres.*

FLORÉAL.

« La Douleur Universelle »

Nous avons démontré dans notre premier article que c'était truisme que de vouloir instaurer un milieu social où chaque individu s'assimilerait toute la somme de bonheur adéquate au développement progressif de l'humanité, attendu que de tout temps ainsi s'est effectuée l'évolution individuelle, par l'aptitude de l'individu à s'adapter au milieu dans lequel il se meut.

Dans le second article, qui n'est en quelque sorte que le prolongement du premier, nous nous sommes surtout appliqués à prouver que l'individu est égoïste, et seulement égoïste.

Il nous plaît, dans le présent, nier la question sociale, à laquelle Sébastien Faure consacre le premier chapitre de son livre.

D'abord, méticuleux, tenons à faire remarquer à l'Idole que, quoique se targuant d'impartialité, il s'est permis, citant le mot fameux de Gambetta, un tronquage — fort habile peut-être pour dauber sur les politiciens, mais, indélicat, somme toute — « *Il n'y a pas de question sociale* » fait-il dire à Gambetta, ce qui est juste, mais il oublie de terminer : *Il y a des questions sociales.* »

Passons. Nous ne multiplierons pas les questions sociales. Simplement, les nions toutes.

Il n'y a pas de question sociale ! Il y a une question individuelle, pas autre.

L'individu, unité humaine, a des besoins à satisfaire, voilà la question.

Pour celui qui souffre de la faim, il est une seule question, celle de son ventre à satisfaire. Pour celui dont les sens hurlent en rut, la question est d'assouvir sa passion. Celui dont le ventre crie famine ne ressent pas les souffrances d'autrui, quoique identiques, comme autrui ne ressent pas les siennes.

Celui dont les sens réclament le sexe qui les satisferont ne ressent pas le besoin sensuel d'autrui, comme autrui ne ressent pas le sien.

Vainement nous cherchons un point de corrélation entre les souffrances, les

désirs, les aspirations des uns et les souffrances, les désirs, les aspirations des autres.

Nous voyons la question bien tranchée : S'appliquer, durant sa vie, à vibrer, à sentir, à assimiler les qualités nécessaires, utiles, du milieu social, en un mot — et nous ne craignons pas de l'affirmer, à retirer son épingle du jeu.

Vivre, voilà le problème pour tout individu. Et aucune théorie, aucune idée, aucun raisonnement ne tient devant cela : Vivre !

Vivre, c'est-à-dire agir conformément à l'action qui vous fut assignée par la nature.

Il semble que les anciens aient, mieux que Sébastien Faure, compris ce rôle qu'il nous faut remplir sur la terre. « Vivre d'abord, philosopher ensuite », disaient-ils. Et ils avaient raison.

Que l'humanité progresse ou stagne, qu'est-ce que cela peut faire à l'individu, vraiment ? Pourquoi s'en préoccuperait-il ? La Nature lui a-t-elle assigné d'autre rôle que de cultiver, de développer son individualité propre ?

La Nature a-t-elle laissé dans le cerveau humain, une place — tant minime soit-elle — à l'amour d'autrui ? Jamais cela ne fut démontré.

Donc, l'individu ne pensant, n'agissant que pour lui, il ne peut y avoir de question sociale.

La seule question qui constamment soit à l'ordre du jour est celle-ci : « La nature a pourvu l'homme d'organes, a mis en lui des besoins. Le devoir pour l'homme est d'utiliser ses organes, de satisfaire ses besoins en vue de la continuité de sa vie, de l'extension progressive DE SON BONHEUR PERSONNEL, sans considération aucune pour le bonheur d'autrui, duquel il ne peut ressentir ni les besoins ni les aspirations. »

Et pour clore cette argumentation, nous nous plaisons à citer cette pensée de Taine, la seule bonne en tout son bagage philosophique et littéraire : « L'essentiel est de creuser son sillon ou sa fosse ».

ALBERT PROVOST.

(A suivre.)

Aujourd'hui aura lieu, à Bruxelles, la représentation de *Philaster* ou *l'Amour qui saigne* de Beaumont et Flechter, les contemporains et les rivaux de Shakespeare. Traduction d'Eykhoude.

La pièce sera jouée par des ouvriers. La salle sera composée mi-partie bourgeois à qui on a attribué toutes les places du rez-de-chaussée, mi-partie d'ouvriers à qui a été réservée tout le surplus ; elle sera précédée d'une conférence par le traducteur donnant sur l'œuvre et le temps pathétique où elle fut composée des renseignements précieux.

LA CITÉ

LE VEILLEUR :

PETITES TROUVAILLES DU LUNDI

D'Alphonse Daudet :

... Muet, les bras croisés, Tartarin juge les coups et critique tout haut (?) (CELU des Alpes).

De Zola :

Jean Trou avait gardé sur le cœur les coups de pieds au cul que lui avait donné le père de la baronne !...

Du Même :

Arthur Meyer (du Gaulois), est comte romain et ne s'en vante plus.

(Comte Foyout Foyot — est-ce une blague de la chancellerie papale ?)

A Tortoni — le soir de sa nomination, prend A. Scholl à part :

Dites-donc, cher, je viens d'être... nommé comte romain... Je voudrais un blason, vous comprenez, chez la d'Uzès, ça fait mieux composez-le moi, voulez-vous ?

Scholl se tord, se monocle et :

Vous êtes israélite, je crois, bien...

DEUX GALONS SUR CHAND D'HABIT...

Révolte.

Rue Etienne-Marcel et au préau de l'école

de la rue Fessard, quelques amis se sont introduits dans une réunion publique. Ils ont bravement expulsé tous les *votants* en vertu de cette vérité :

Nous ne voulons pas nous reconnaître de maître, et nous ne voulons pas que L'ON nous en reconnaisse !

C'est parfaitement juste.

Jack l'Éventreur.

sous le nom de Felgenbaum, vient d'être exécuté à New-York.

Si c'est vrai... c'est dommage !

Le Sultan

de Constantinople a le trac. — Il vient de faire son testament.

Ceux qu'on ne regrette pas

Gérard, ancien ami de Gambetta.

A Séverine.

Mme Lady Curries, femme de l'ambassadeur autorisé à visiter le harem du Sultan raqueur, prétend avoir découvert 10 almées littéraires, 15 almées cérébrales et 25 almées de plume. La Lady va créer un journal : *L'émancipation des harems*.

Par l'au-delà.

Fait par les deux vieillards, demeurant rue de Charonne.

Un Pompier sergent-Cycliste-Sauveteur.

C'est Greinet : il a arrêté une jument emballée... La marque « Humber ».

Une pauvre bête

Inscrite au Dépôt avec le n° 3,439, s'est emballée hier, rue de Châteaudun.

Le cocher est mort.

Un homme est mort.

Trois personnes sont heureusement blessées (ça fait cinq de moins).

Le cheval se porte bien.

Dans un paquet

Les agents eurent la surprise de découvrir, hier, un gosse parfaitement bâti.

Un gouvernement qui vole

C'est le gouvernement français ! Depuis longtemps il songeait à tirer profit des fausses pièces que nous mimes, jadis, en circulation.

Ce fut un Portugais, Luiz Rodrigues, que le gouvernement choisit.

A la frontière, à la douane, on lui a écopulé 500 francs de fausse monnaie. Ce qu'il y a de plus drôle c'est qu'hier, dans un café, on a voulu l'arrêter (!?)

SOYONS SENSÉS...

Etranglez-vous, d'Ennery et saint Sébastien, on a mené Boucher au « Buisson du crime » !

Qu'est-ce que la *Grâce de Dieu* et les *Crimes de Dieu* auprès du *Buisson du Crime* ?

Ah ! les mouchards et les juges sont de rudes metteurs en scène !

Ils ont extrait Boucher de Mazas, l'ont conduit d'abord au commissariat de Charenton, puis au plateau où Abraham Vasseur sacrifia son fils. Des questions ont été posées, des pièges tendus, un agent a simulé le cadavre, et Bertulus, sagace, a dit que, puisque le corps d'Isaac Vasseur porte une égratignure sur la face, il faut en induire que ce malheureux Isaac avait été attaqué par derrière : Ce calembour a fait pousser des lamentations à Boucher.

— Oh ! la la !

Oui, oh ! la la !

A qui, altruistes, ferez-vous croire que c'est pour supprimer le crime que Cochefert, Bertulus, Athalin commettent des pratiques pareilles ?

D'abord, en cette « reconstitution », que venaient faire les deux fiacres du procureur et du chef de la sûreté ? Seul, le juge d'instruction a qualité pour « confronter » ou « reconstituer » ! Athalin, Cochefert ont voulu avoir une matinée de plaisir.

Des momentanés, ces magistrats ! Nous payerons les deux fiacres.

Au budget du ministère de la justice, chapitre *Frais de justice criminelle*, figurent chaque année cent mille francs de dépenses aussi inutiles. Nous sommes jugés par des cocottes qui cherchent le spasme inédit.

Mais, altruistes, c'est une autre leçon que je veux tirer des scènes laides, lâches, stupides, de ce matin.

Vous prétendez, en recherchant les criminels, en les confrontant et les confrontant, empêcher le retour de faits aussi horribles que celui dont jouissent Athalin, Bertulus, Cochefert.

Répondez ! Toutes les cochonneries d'hier matin ne sont-elles pas, plutôt, génitrices de nouvelles horreurs ?

PAUL MARTINET.

PASSANT, " LA RENAISSANCE " REÇOIT DES ABONNEMENTS DE TRENTE JOURS.

On a ouvert une enquête...
Pourquoi ?

Ils étaient trois

Lorsqu'ils attaquèrent un employé de banque ; un, paraît-il était de trop, — ils s'en débarrassèrent.

Il se sont fait pincer immédiatement.

On n'oserait point faire un cours de... moralité à ces braves ; pourtant, ça servirait peut-être.

LE VEILLEUR.

PARIS-PLAISIRS

Le Manteau d'Arlequin

A la Comédie-Française, on va commencer à répéter cette semaine l'*Hamlet* d'Alexan-

dre Dumas et M. Paul Meurice, dont voici la distribution :

Hamlet, MM. Mounet-Sully ; le spectre, Paul Mounet ; le roi, Silvain ; Polonius, de Féraudy ; Laërte, Raphaël Duflos ; Horatio, Louis Delaunay ; Fortinbras, Jacques Fenoux ; Rosenoranz, Pierre Laugier ; Guildenstern, Villain ; Marcellus, Esquier ; Osric, Paul Veyret ; premier fossoyeur, Georges Beer ; deuxième fossoyeur, Roger ; premier comédien, Dupont-Vernon ; Lucianus, Falconnier ; Bernardo, Hamel ; Francisco, Clerh ; un prêtre, Joliet ; Le Prologue, Dehelly ; Ophélie, Mmes Reichenberg ; la reine, Lerou ; Baptista, Hadamard.

Cyclisme

Splendide réunion dimanche au Vélodrome de la Seine. Jacquelin a triomphé de

Macdonald, gagnant les deux manches dans un style émerveillant.

Ainsi s'avère la supériorité de nos purs « sprinters » (méthode Zimmermann sur la nouvelle école des « record breakers » yankees. Certes, j'admets volontiers que, sur une distance de 2 kilomètres, Macdonald, et « à fortiori » Johnson, tirés par plusieurs équipes d'entraîneurs, battraient nos coureurs. Mais je persiste à croire — et la journée d'hier m'y encourage — que dans nos courses usuelles, où les adversaires livrés à eux-mêmes, fournissent pendant 2 à 300 mètres l'extrême limite de leur effort, nos coureurs l'emportent généralement.

La victoire même de Johnson n'entamerait pas mon opinion, car ce coureur, que je crois de tout premier ordre, a fourni, à part ses records une carrière remarquable de pur *sprinter*.

Jacquelin a gagné les deux manches de son match par la puissance et la rapidité de son démarrage. La première fois démarrant de la première position, il prit 4 longueurs à Macdonald, qui revenant de toutes ses forces, réussissait, sur le poteau, à faire ordre un peu sa roue d'avant dans la roue motrice de Jacquelin, perdant ainsi un peu moins d'une longueur. Lors de la seconde manche, Jacquelin démarra de la seconde position et laissant littéralement sur place son adversaire abasourdi et découragé, gagna relevé de trente mètres.

Dans les deux cas, Jacquelin a fourni son effort sur 250 à 300 mètres. Il est singulier qu'on n'ait pris que le temps du 1/4 de mille et qu'un chronométrateur n'ait pas eu l'idée de prendre le temps des deux cents derniers mètres, qui a dû être exceptionnel.

Le handicap est revenu à Govin 1°, Gourgoltz 5°, Piette 3°, Durand 4°.

Dans la course scratch sans entraîneurs, Bourrillon a fait sa rentrée, prématurément, je crois. De même, ont réapparu sur piste découverte, Maurice Farman, Reboul, Fournier, Mercier. Ils ne nous ont rien révélé. Par contre Jaap Eden, qui n'avait pas couru depuis sa défaite Jacquelin, a prouvé de notables progrès. L'arrivée de cette course s'est faite dans l'ordre suivant : Jaap Eden, Gougoltz, Bourrillon.

Le Prix de Vaucresson, pour coureur de 2° catégorie a été gagnée par Nieupport battant Mordier et Gras, *deux-heat*.

On peut bien dire que le prix de Nancy, comme scratch d'un mille, avec entraîneurs, fut un four. Le rôle de la quadruplette consistait-il simplement à faire le pas ? Si oui, Jallu ou Tricot à bicyclette eussent suffi. Devait-elle — et là gisait l'intérêt — mener un train sévère, tenter, aux ordres du coureur de tête, de décoller les autres ?

FEUILLETON DE LA RENAISSANCE

du 5 mai 1896.

(10)

PUBERE

PAR

Charles Vignier

— Suite —

Michel prit le volume, le flaira avec quelque étonnement, puis remarquant dans les yeux de Mme Tchédovra une flamme anormale, il lut le titre ; le doux rigaud pâlit un peu et rejeta violemment le livre à travers le boudoir.

— Qu'est-ce donc, mon ami ? interrogea anxieusement Mme Tchédovra.

Il la regarda d'un air sombre :

— Pourquoi me donnez-vous ce livre ?

— Vous l'avez lu ?

— Oui ! fit-il d'une voix acerbe.

Michel haussa les épaules et se mit à parcourir la pièce à grands pas, tête baissée. Puis s'arrêtant devant Mme Tchédovra :

— Et qu'est-ce que ce vêtement ? Vous êtes presque nue !

Désireuse coûte que coûte d'êtreindre Michel ce jour-là, Marie avait fait sommaire et imprudente toilette. De longs bas pourpre dans des mules assorties, et pour magnifier son corps à l'heure de s'offrir, elle s'était tout uniment enveloppée dans une sorte de longue si-marre à manches, en crêpe de Chine blanc semé de larges fleurs écarlates, tout à la fois ample et sinuée. Elle avait exacerbé sa pâleur d'un peu de poudre de riz et plaqué une tache de rouge sur ses lèvres. Ses yeux qui, de minute en minute se cernaient davantage, luisaient étrangement.

Et Michel répétait en la regardant :

— Vous êtes presque nue !

Il éprouvait à prononcer cette phrase d'une voix crue, une jouissance immense, un éblouissement à dire à cette femme, les yeux dans les yeux :

— Vous êtes presque nue !

Et comme pour mieux la convaincre de sa turpitude, il porta les mains sur elle, lui serrant les hanches. A sentir l'étoffe

subtile se dissoudre presque sous la pression et la chair vivre et brûler à son contact il s'affola et brâmant se précipita sur Marie.

D'un geste félin elle l'esquiva, avec un petit rire, puis revenant à lui, elle le saisit aux poignets et d'un effort l'agenouilla.

Brusquement elle releva son peignoir, découvrit une de ses jambes, et s'arrêtant juste pour ne livrer qu'un mince ruban de chair sur sa cuisse :

— Trouvez-vous, lui dit-elle, que j'ai la peau blanche ?

Michel tendit les bras pour la saisir, elle était déjà loin.

Il se releva, éploré, les mains jointes.

Vers la dormeuse, elle l'attira doucement, avec des ondulations câlines.

— Viens !

Et après quelques formalités, sans importance, Michel tout tremblant, tout épeuré, chut naïvement entre ses bras, se livrant à sa merci.

XVII

Ce furent ensuite de folies et bien passionnelles extases. Émerveillée de découvrir son petit amant si profondément ignare aux jeux habituels de l'amour et, en même temps, de le sentir si

tervenement curieux d'un monde de jouissances compliquées qu'il pressentait ou dont il avait entendu parler, Madame Tchédovra s'ingéniait à la finesse de revenir à des naïvetés premières, heureuse quand, guidé de conseils apparemment ingénus, Michel pouvait s'attribuer la gloire d'une conquête nouvelle. Et l'on cheminait lentement par ces voies érotiques, s'attardant à des controverses, des comparaisons, des essais nouveaux.

Le déniais avait des caprices de petite folle, auxquels sa maîtresse accédait joyeusement ; il lui avait imposé, sans conteste, sa venue toutes les nuits. Sa chambre étant très isolée dans la maison de ses parents, il pouvait s'en évader facilement. De plus, par bravade, il avait voulu posséder Marie à des heures périlleuses, afin d'augmenter leur plaisir commun par la transe d'une surprise possible. Mila inquiète de l'assiduité croissante de Michel auprès de sa mère, les surveillait ; le moindre hasard eût pu l'introduire, flanquée de sa gouvernante parmi leurs ébats.

CHARLES VIGNIER

(suite)

C'est ce qu'elle n'a pu faire.

Bien mieux, Denesle et Dumont qui dans une manche et dans la finale, essayèrent, par d'adroits démarrages, de rejoindre les premiers la quadruplette furent, par ce fait même, mis hors de course, car non seulement ils rejoignirent la quadruplette, mais comme elle ne marchait pas, ils se virent contraints de la dépasser et de céder la première place.

La finale fut gagnée par Jaquelin, très aisément, battant Gougoltz et Bourrillon.

C. V.

Sport

Mardi 5 Mai

COURSES A SAINT-OUEN

Nos pronostics :

Prix du Loir : Le Midi.

Prix du Gâtinais : Attichy.

Prix du Blaisois : Sleeping-Car.

Prix du Bassigny : Premier-Né.

Prix de la Touraine : Banquo.

BIBLIOGRAPHIE

Albert Collignon : la *Vie littéraire*, deuxième édition, revue et corrigée ; la *Religion des Lettres*, 1 vol., 475 pages. Librairie Fischbacher, 1896. La culture morale et littéraire est une religion naturelle, sans superstitions, sans dogmes, sans fanatisme et sans intolérance.

Telle est la proposition développée par M. Collignon dans la *Vie littéraire* et dans la *Religion des Lettres*, qui vient de paraître.

Jésus, le livre de Jean Aicard, arrive aujourd'hui, chez l'éditeur Ernest Flammarion, à son sixième mille. Ce succès dépasse donc celui du roman *Notre-Dame d'Amour*, que le maître idéaliste avait publié un mois auparavant.

Chez Flammarion, un nouveau volume de René Maizeroy, intitulé : *le Reflet*.

C'est un étrange roman passionné condensé en une centaine de pages et qui vous émeut par son accent de vérité, qui vous épouvante comme quelque apparition de

damnés. De curieuses nouvelles d'une modernité aiguë complètent ce livre.

Annuaire des Propriétaires et des Propriétés de Paris, contenant : 1° la liste alphabétique de tous les propriétaires de Paris avec leurs adresses particulières; 2° la liste des propriétés par rues (avec désignation des quartiers), indiquant pour chaque immeuble le nom et l'adresse particulière du propriétaire ou de son gérant. Prix : 28 fr. Dans les bureaux de l'administration, 83, rue de la Victoire, et chez les principaux libraires.

Téléphone : 135-51.

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse ? Mais le temps manqué pour de telles recherches.

Le *Courrier de la Presse*, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. Gallois, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le *Courrier de la Presse* lit 6,000 journaux par jour.

LA FINANCE

Séance peu intéressante aujourd'hui ; c'est le calme qui suit généralement la liquidation.

Le début est très ferme ; on s'alourdit un peu ensuite sans motif bien déterminé. On ne peut pas toujours acheter et il faut aussi réaliser de temps en temps.

On ne s'occupe guère de politique.

Le 3 0/0 débute à 103,10 et s'avance jusqu'à 103,15 ; mais il fléchit ensuite à 102,95. Le comptant continue à être faible, et la question de l'impôt sur la Rente menace d'être remise sur le tapis, ce qui inquiète quelques personnes.

Comptoir National d'Escompte de Paris

L'Assemblée générale annuelle des actionnaires s'est tenue au Siège social le jeudi 23 avril, sous la présidence de M. De-

normandie, président du Conseil d'Administration.

Le rapport présenté à cette Assemblée rappelle tout d'abord que le Capital social a été porté à 100 millions de francs au cours de l'exercice, et les réserves, parallèlement accrues, forment actuellement un total de 7 millions et demi. Il constate que les actionnaires anciens ont témoigné de leur confiance envers la Société en usant largement de leur droit de préférence, et que les versements effectués par anticipation ont dépassé 10 millions, de sorte que sur les 12 millions 1/2 à recouvrer au cours de 1896, il ne restait plus, au 31 décembre 1895, que 2 millions environ à encaisser sur les 50,000 actions nouvelles.

L'œuvre de reconstitution entreprise en 1889 est ainsi définitivement achevée, et le Comptoir National a repris dans le monde des affaires sa situation de premier plan.

Les bénéfices de l'exercice, qui s'élèvent à la somme nette de 5,201,129 fr. 20, permettent de répartir 25 fr. par action, soit 5 0/0 du capital, après déduction de tous amortissements et réserves.

Toutes les branches de l'activité du Comptoir sont en développement continu ; il est intéressant de constater, d'ailleurs, que le mouvement du bilan n'a jamais cessé d'augmenter depuis 1889, marquant ainsi, à la fin de chaque année, le chemin parcouru pendant l'exercice.

En 1895, le Comptoir National poursuivant son programme méthodique d'extension, a ouvert 6 nouveaux bureaux de quartier dans Paris, et créé en province 14 agences ou sous-agences nouvelles. Au dehors, il a étendu et fortifié l'action de l'agence de Tunis par la création d'une sous-agence à Sousse, et il a fondé les agences de Liverpool et de Manchester, auxiliaires de l'agence de Londres, qui secondent utilement les agences des Indes et de l'Amérique du Nord. Enfin, il a participé à la constitution de la banque Russo-Chinoise, qui a absorbé l'agence de Shanghai.

Les agences de Madagascar ont rendu les plus grands services aux intérêts français pendant et après l'expédition qu'a suivie jusqu'au bout M. Delhorbe, directeur de l'agence de Tananarive, admis à partager les fatigues et les travaux de l'état-major du général en chef. Tous les agents à Madagascar ont, d'ailleurs, fait preuve du plus patriotique dévouement.

Les 3 agences du Comptoir ont plus que jamais des droits acquis, et sont appelées à jouer désormais un rôle important dans la grande île africaine.

Le Comptoir, qui s'est tenu, de parti pris, absolument à l'écart de toutes opérations en valeurs minières, a participé largement à l'émission des obligations du Crédit Foncier de France et à l'emprunt Chinois 4 0/0 or

garanti par la Russie, ainsi qu'aux conversions Suédoise et Hollandaise.

Après avoir donné des indications détaillées sur la marche et le développement des affaires sociales pendant l'exercice 1895, le rapport du Conseil montre, avec une saisissante conclusion, ce qu'était le Comptoir National à ses débuts dans les circonstances douloureusement défavorables qu'on sait, et ce qu'il est aujourd'hui ; en 1889, il ne disposait que de 20 millions versés, de 25 millions de dépôts, d'un seul siège à Paris, de trois agences en province et d'un réseau d'agences jointaines démontées ; aujourd'hui, après sept ans seulement d'existence, il dispose d'un capital de 100 millions versés, de plus de 7 millions et demi de réserves, d'un ensemble de dépôts qui dépassent 300 millions, de dix-huit sièges à Paris, de cinquante-deux agences en province, et il a toutes ses forces vives en plein exercice.

Dans une spirituelle allocution, le président, M. Denormandie, ayant de mettre les résolutions aux voix, a résumé, aux applaudissements de l'Assemblée, les impressions qui se dégagent de ces dernières communications du Conseil.

Les actionnaires ont fort applaudi le langage de leur Président et ont voté à l'unanimité, sans discussion, les résolutions présentées par le Conseil, tant en ce qui touche la répartition des bénéfices que la réélection de MM. Berger et Mercet, administrateurs sortants, et de M. Camille Krantz, membre sortant de la Commission de contrôle.

L'Assemblée a également renouvelé pour 1896 le mandat de Commissaires des comptes à MM. Audemard d'Alençon et Allain Launay.

L'ŒUVRE

17, Rue Guénégaud, 17

BIBLIOTHÈQUE DE L'ASSOCIATION ET DE LA FRANCE SCOLAIRE

EXPOSITION PERMANENTE

Tableaux, Sculptures, Lithographies, Affiches françaises et étrangères

Livres des "Jeunes"

H.-G. Ibels, Willette, F.-A. Cazals, de Fèvre, Roulet, Vibert, M. Mouchier, M. Dumont, etc.

L'Imp.-gérant responsable : Henry DUPONT

Imp. de la Renaissance, 123, r. Montmartre. Encre Gauger, 10, rue Le-Verrier, Paris

" LA RENAISSANCE "

Publie chaque jour des articles, chroniques, nouvelles, romans de : Henry Dupont, Zo d'Axa, Bernard-Lazare, Marcel Batilliat, Blédort, Carrier, F.-A. Cazals, Charles-Albert, Charles Chatel, Léon Cordier, Edmond Char, Georges Deherme, Pierre Denis, Georges Dupont, Jules-J. Guérin, René G. Mecislas Goldberg, André Ibels, Edgar Jégut, Victor Joze, Gustave Langlet, Laurent Tailhade, Paul Martinet, Paul Masson, S.-Pierre Massoni, Camille Mauclair, Jean de Mitty, Louise Michel, Lucien Perrin, Albert Provost, Jules Rateau, Adolphe Tabarant, Stuart Merrill, Savarit, Jacques Sautarel, Eugène Tardieu, Marcel Tellin, Tallemant, Charles Vignier. — G. Amyot, secrétaire de la rédaction.

FEUILLETON DE LA RENAISSANCE
du 5 mai 1896

7

LA Douleur Universelle (1)

(PHILOSOPHIE LIBERTAIRE)

PAR

Sébastien Faure

PRÉFACE D'EMILE GAUTIER

CHAPITRE PREMIER

La Question Sociale

(Suite)

Et les déshérités se résignent, prennent leur mal en patience, acceptent ce qu'ils regardent comme une sorte de

fatalité : *il n'y a rien à faire !* et les privilégiés se rassurent, s'aveuglent et se cuirassent d'indifférence : « après nous le déluge ! »

Et pourtant, quelle incalculable série de transformations. depuis les ébauches grossières des premières agglomérations humaines jusqu'à l'organisation si complexe, si merveilleusement agencée des sociétés modernes !

L'esprit reste stupéfait et les yeux éblouis devant le spectacle grandiose d'un développement aussi admirable.

Un des hommes qui, à notre époque, ont le plus contribué à la vulgarisation de l'idée matérialiste, L. Büchner, s'exprime ainsi :

« Il viendra un temps où la distance entre le point de départ et le point d'arrivée s'élargira tellement que les savants de l'avenir eux-mêmes se refuseraient à admettre la possibilité d'un lien entre eux, si les écrits et les vestiges du passé ne leur fournissaient les matériaux nécessaires pour les guider dans leur jugement » (1).

Il m'a paru nécessaire d'insister sur les considérations qui m'ont amené à me servir de l'expression « instaurer » de préférence à celle de créer par exem-

ple, et ce, non seulement parce que le terme est infiniment plus exact, mais encore et surtout parce que je me propose d'indiquer les phénomènes qui poussent triomphalement les présentes générations vers cette instauration et les moyens qu'il convient d'employer pour hâter celle-ci (2).

Un milieu social

Ces mots demandent à peine une explication, tellement ils sont clairs par eux-mêmes.

Le milieu social est comme la synthèse des innombrables rapports des individus, des sexes, des groupes entre eux. Il est la résultante de toutes les organisations, institutions et coutumes. C'est une sorte d'être impersonnel — comme la société elle-même — constitué par les relations de toute nature : physiques, intellectuelles, morales qu'engendre la pratique de la sociabilité.

S'il est une théorie aujourd'hui hors de conteste et splendidement mise en lumière par les naturalistes, c'est assurément celle de « l'adaptation de l'être au milieu ».

Il est constant que dans le monde physique, le milieu exerce sur tout et sur

tous une influence décisive ; qui oserait prétendre que dans le monde psychique, il n'en est pas ainsi ?

D'aucuns affirment que si le milieu social agit sur l'individu, celui-ci est capable de réagir. Cette opinion est juste dans une certaine mesure. Soutenir le contraire, ce serait reconnaître à la fois, d'une façon implicite, que le milieu social est en quelque sorte indépendant des personnalités qui le composent, ce qui serait une absurdité, et que, l'individu ne pouvant rien sur le milieu, tout effort étant vain, il n'a qu'à se croiser les bras.

Nulle doctrine ne serait plus dangereuse, et il convient de la combattre avec la dernière énergie ; non point tant parce qu'elle est dangereuse que parce qu'elle est contraire à la vérité, à l'observation.

(1) *Lumière et vie*, page 328.

(2) On verra par là qu'il ne faut pas confondre cette étude avec « les utopies » construites le plus souvent par des hommes qui pressentaient remarquablement l'avenir, mais ne tenaient aucun compte, dans leurs conceptions respectables, des matériaux à leur disposition.

SÉBASTIEN FAURE

(A suivre.)

(1) Chez Albert Savine, éditeur, 12, rue des Pyramides, Paris. 1 volume 3 fr. 50.